

Fatou DIOMANDÉ



Douleur Intime



Xenian 
Vallesse

Fatou DIOMANDÉ

Douleur intime

Roman

Nouvelle Édition

Vallesse Éditions

01 B.P. 2290 Abidjan 01 (Côte d'Ivoire)

e-mail : edition_vallesse@yahoo.fr

© Vallesse Éditions, Abidjan 2017

ISBN : 978-2-916532-60-8

Toute reproduction, quel que soit le procédé, est interdite sous peine de poursuites judiciaires.

DÉDICACE

À mon père, cet homme humble et plein de culture, qui m'a transmis l'amour du livre.

À ma mère, pour son amour, son soutien, ses précieux conseils et tous les sacrifices consentis pour ses enfants.

« Le Pardon est une option du coeur qui va contre l'instinct spontané de rendre le mal pour le mal. »

Le Pape Jean-Paul II

PRÉFACE

Sous les feux de la rampe

C'est le poète italien Pier Paolo Pasolini qui disait, non sans une pointe de cynisme : « *Il n'est point dessein de bourreau qui ne lui soit suggéré par le regard de la victime.* » Pour Pasolini, donc, toute personne affectée par un tortionnaire est, au moins en partie, responsable de son propre malheur. Avec *Douleur intime*, Fatou Diomandé prend le contre-pied d'un tel procès et énonce un plaidoyer en faveur des victimes, annihilant ainsi le réquisitoire contre les âmes déjà flétries par la vie.

Mais parler de victime, c'est aussi parler de guerre. Symbolique ou littérale. La thématique de la guerre reste dès lors prégnante dans ce livre qui s'ouvre sur le bruit des rafales, la voix des sanglots et la cohue des rebellions. Tout se passe comme s'il fallait toujours aux hommes, du feu. Feu de l'envie. Feu de la jalousie. Feu de la destruction. Parfois même, feu de la simple

ambition, par laquelle les hommes allument, au bout de leurs fusils, la flamme d'espérances que n'avaient pu féconder leurs prières.

Fort heureusement, brûle aussi le feu de la fraternité. Celui de la solidarité entre les opprimés. *Douleur intime* de Fatou Diomandé est de ceux qui la chantent. Devant les affres de la guerre, les familles savent trouver refuge dans la solidarité. Même face à la maladie et au dénuement, il se trouve toujours une âme charitable chargée de tenir allumés les lampions de l'humanité, afin de réchauffer les cœurs rongés par le désarroi.

C'est donc logiquement que le roman dresse un éventail de possibles : les malades renaissent alors de leurs cendres, reprennent goût à la vie, car demeure en permanence la main d'une providence immanente. Elle sait réécrire les frises de l'histoire, redresser les italiques de la vie, mettre en majuscule les syllabes du bonheur, afin d'inscrire de larges parenthèses de baume sur l'alphabet des destins.

« Myra grelottait de froid. Tante Lyse-Marie, sans attendre de réponse d'elle, la fit entrer rapidement. Elle lui fit prendre une bonne douche chaude et lui donna des vêtements pour la tenir au chaud.

Puis, elle lui prépara une tisane que la jeune lycéenne but d'un trait. Peu après, Myra s'efforça de prendre quelques cuillerées du copieux repas que Tante Lyse-Marie lui servit... ».

Telle est toute la portée humaniste de *Douleur intime*.

Mais tout en étant un discours sur le feu – feux de la guerre, de l'amour et de la compassion le présent roman de Fatou Diomandé est aussi un plaidoyer pour le dialogue familial et un réquisitoire contre l'omerta. Face aux forfaits des riches, la parole se trouve consumée, réduite en cendres. Là où elle aurait pu situer les responsabilités et rétablir la vérité des faits.

Or, l'histoire d'un viol balafre ces pages, sans qu'aucun procès, aucune allusion à la justice ne fasse ici émergence.

Sans doute faudra-t-il lire dans le blanc de ce silence, la parole elliptique de la justice divine : elle sait toujours écrire ses sentences dans les marges et les interlignes d'une histoire que les hommes croient naïvement rectiligne. Impersonnelle et intemporelle, la justice divine s'applique parfois sans tambour ni trompette, gommant la marque des douleurs humaines, comme, souverain l'océan – depuis la nuit des temps – efface le pas des pèlerins sur la berge.

L'un des plus grands mérites de *Douleur intime* aura été de mettre en scène la guerre, sans pour autant s'abimer dans la peinture de la cruauté ; évoquée, mais pas exhibée, énoncée mais pas agitée. Le chiffon rouge de la guerre respire ici d'une nouvelle résonance.

Première œuvre littéraire de Fatou Diomandé, *Douleur Intime* a le mérite de porter son auteur, à la fois sur les fonts baptismaux et sous les feux de la rampe. Entre eau et feu, Fatou Diomandé, ainsi desservie par les éléments primordiaux, débute sur terre ferme sa marche littéraire. Ce pas inaugural dans la sphère des lettres, indique la naissance d'une plume promise à un bel avenir.

*Puisse la saveur de nombreux fruits tenir la promesse du présent nectar !

Pleinement !

Joseph GUÉBO

Joseph GUÉBO

Joseph GUÉBO

Prix Tchicaya U'Tam'si

Président honoraire de l'Association

des Ecrivains de Côte d'Ivoire

Joseph GUÉBO

1.

C'était le 13 avril. Ce soir-là, Monsieur Botiga rentrait chez lui, plus tard que d'habitude. Il devait achever l'inventaire du magasin avant le début du deuxième trimestre. L'entreprise pharmaceutique qui l'employait se trouvait au cœur de la zone industrielle de Duna, à une trentaine de kilomètres de son domicile.

Ce jour-là, quand il quitta le bureau, il était 22 heures. Il décida de passer par les ruelles détournées pour rentrer chez lui. Il roulait doucement. Il longea la clôture du jardin public. Des aboiements d'une meute de chiens le firent sursauter. Soudain le moteur de la voiture hoqueta, puis elle s'arrêta. Monsieur Botiga éteignit les phares et pesta contre cette panne. Au moment où il s'apprêtait à descendre du véhicule, il aperçut

des silhouettes par petits groupes se dessiner sous les arbres. Il resta assis dans la voiture.

« Qui sont ces gens, et que font-ils là à pareille heure ? » se demanda-t-il. Peu après, il se résolut à descendre de la voiture. Il monta les vitres et condamna les portières. Il pouvait faire le reste du chemin à pied, son domicile n'était plus trop loin. Botiga marchait à pas vifs et accélérés. Un peu plus loin, il remarqua d'autres mouvements suspects de gens dans la pénombre. Il eut l'impression que ces gens étaient armés et se déplaçaient par petits groupes. Monsieur Botiga accéléra ses pas. Il lui restait environ un kilomètre à parcourir. Il jetait par moment des coups d'œil à gauche et à droite pour ne pas se laisser surprendre par un quidam.

Soudain, un coup de feu rétentit. Botiga Samuel se jeta par terre. Quelques secondes plus tard, un autre coup de feu déchira à son tour le silence de la nuit. Il fut suivi par des rafales de fusil en même temps, à plusieurs endroits distincts de la ville. Au moment où Botiga se releva, trois hommes armés le prirent en chasse. Il se mit à courir de toutes ses forces. Il courut sans se retourner. Arrivé

devant sa maison, il donna de violents coups à la porte et hurla le nom de son épouse. Dès qu'elle lui ouvrit, il s'engouffra dans la maison et referma la porte aussitôt derrière lui. Botiga Samuel était trempé de sueur et ses vêtements tachés de boue. Il haletait bruyamment.

– Samuel, que s'est-il passé ? lui demanda son épouse, toute inquiète.

L'homme se laissa tomber de tout son long. Sa femme s'assit à ses côtés et se lamentait. Il respirait toujours profondément. Il s'adossa au mur pour reprendre ses esprits. Puis, il dit :

– Ma chérie, je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai le sentiment que des hommes armés occupent des endroits stratégiques de la ville... Il y en a trois qui m'ont vu et qui ont commencé à me poursuivre. J'ai dû utiliser toutes mes dernières ressources pour leur échapper.

– Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

– Oui Jackie... Il me semble que quelque chose de grave se prépare.

Au loin, les coups de feu se firent plus violents. Les enfants de Botiga, Myra et Kevin,

se réveillèrent en pleurs. Kevin, le cadet de la famille, âgé seulement de cinq ans était terrifié. Il pleurait à chaudes larmes. Sa maman se précipita dans la chambre pour le calmer.

Les coups de feux et les bruits fracassants qui les accompagnaient résonnaient si fort qu'on croyait qu'ils provenaient d'une des maisons voisines. Madame Botiga invita ses enfants dans sa chambre et les coucha dans son lit. Myra, la petite aînée de huit ans, souffrait d'une forte fièvre subite. Sa mère s'employa à lui donner des cachets pour la faire baisser. Le père, quant à lui, restait silencieux. Il se posait mille et une questions à propos de ce qui se passait dehors. Il avait fini par comprendre que la situation était très grave, vu l'ampleur des tirs et la puissance des armes.

Madame Botiga, tétanisée par la peur, était assise à même le sol. Elle veillait sur les enfants qui pouvaient se réveiller d'un moment à l'autre et se mettre à pleurer.

À l'aube, les tirs se calmèrent. Samuel Botiga n'avait pas réussi à fermer l'œil de la nuit. Il se leva le premier et resta assis pendant un moment sur le rebord du lit. Puis,

il se traîna lourdement jusqu'au salon. Il en revint quelques instants plus tard avec son petit poste transistor. Il l'alluma et capta la fréquence de la Radio Urbaine. La radio diffusait en boucle des informations sur la situation du pays. « Il s'agit d'une rébellion... »

– Une rébellion ! s'exclamèrent en chœur Botiga et son épouse.

Ils avaient étouffé leur stupeur de peur qu'on les entende du dehors. Madame Botiga tremblait de peur.

– Qu'allons-nous faire ? Comment allons-nous sortir de cette ville ? se demanda-t-elle, en pleurs.

Il était six heures quand Botiga ordonna à son épouse de faire les valises. Ils devaient quitter la ville au plus tôt, avec le juste nécessaire :

– Oui, tu as certainement raison Samuel, mais comment comptes-tu réussir à nous faire sortir de la ville ? Comment allons-nous traverser tout Duna, du nord au sud, sans prendre le risque de nous faire tirer dessus ? interrogea-t-elle, angoissée.

Elle se mit à pleurer en serrant ses enfants contre elle. Son époux la serra, lui aussi, dans ses bras pour essayer de la réconforter.

– Tu as raison chérie. Nous allons encore rester cachés ici en attendant que la situation se calme totalement. Pendant ce temps, je vais chercher à joindre monsieur Pascal, mon patron. Il pourrait certainement nous aider à quitter la ville.

Botiga Samuel avait de bons rapports avec son patron. Il s'entendait également très bien avec l'ensemble de ses collègues de la firme pharmaceutique où il travaillait. Il y était d'abord délégué médical, avant de devenir responsable des ventes. À présent, même à la retraite, il s'occupait d'approvisionner certaines villes en produits pharmaceutiques.

Sensible aux problèmes des autres, il n'hésitait pas à offrir des médicaments à ses voisins du quartier qui en avaient besoin et qui n'avaient pas les moyens de s'en procurer. Il était aimable, compréhensif, mais d'un caractère incorruptible. On lui connaissait un défaut : il revenait difficilement sur ses décisions.

Grand, robuste, avec une démarche rigoureuse. Botiga Samuel ne faisait pourtant pas son âge et paraissait toujours jeune malgré ses cheveux grisonnants. Il adorait son épouse et ses enfants qui le lui rendaient bien.

Madame Botiga était assistante de direction. Elle travaillait à la Direction des Impôts de Duna. C'est une femme de caractère. À la maison, il lui arrivait de taper du poing sur la table quand il le fallait. Elle n'hésitait pas non plus à administrer une bonne correction à ses enfants, Myra et Kevin, lorsque ceux-ci ne faisaient pas leurs devoirs ou quand ils lui désobéissaient. Kevin était très turbulent, au contraire de sa grande sœur Myra qui était plutôt douce et obéissante. Il était rare de voir Kevin réviser ses cours, et pourtant il avait toujours de bonnes notes. Leur maman n'arrêtait pas de leur donner des conseils, de leur parler des difficultés de la vie, surtout de leur dire que le meilleur héritage qu'un parent puisse laisser à son enfant, c'est son éducation. Les enfants trouvaient que leur maman se plaignait un peu trop. Mais en réalité, elle les aimait plus

que tout au monde et était prête à tous les sacrifices pour eux.

La Radio Urbaine continuait de diffuser des informations sur les événements de Duna. Myra et Kevin, la tête sous le drap, sanglotaient. Botiga, voyant l'état d'esprit de son épouse, mais aussi de ses enfants, interrompit la radio.

* *

*

La nuit était tombée. La bataille qu'on croyait avoir cessée, reprit de plus belle. Entre les rafales des armes de guerre, on entendait par intermittence, des explosions... Au loin, des cris, des pleurs. La ville était désormais un vaste champ de bataille. Et puis, peu à peu, les armes se turent.

Trois jours. Trois jours que les hostilités avaient cessé. La vie dans cette ville avait du mal à reprendre ses droits sur la mort. La radio annonça que les présidents des pays voisins étaient venus aider à rétablir définitivement la paix. C'est à ce moment-là que la ville se vida un peu plus de sa population.

Botiga avait, finalement, réussi à joindre M. Pascal. Les deux hommes profitèrent, eux aussi, de ces jours de répit pour partir de Duna avec leurs familles.

Il était presque six heures quand le chauffeur du minicar qui devait conduire les deux familles hors de Duna, leur fit signe de monter. Botiga et M. Pascal laissèrent monter les femmes et les enfants en premier avant, à leur tour, de prendre place dans le véhicule. Ils étaient quatorze, y compris le chauffeur et son convoyeur.

Le chauffeur fit démarrer le minicar. Le véhicule traversa à vive allure la ville en ruine. Aux abords des rues, des corps sans vie gisaient çà et là. Des centaines de douilles et de gros impacts de balles sur les murs des maisons témoignaient de l'âpreté des combats. Tous les commerces avaient été pillés et saccagés. Le feu des maisons incendiées était encore visible. Sur la grande voie, c'étaient de longues files indiennes de gens meurtris qui fuyaient Duna. Il y avait des hommes avec des bébés sur le dos, de nombreux enfants qui n'en pouvaient plus de marcher et des femmes dont certaines, enceintes, étaient

visiblement épuisées. Ces images rendaient les cœurs amers. Mais une seule idée hantait le cœur des passagers du mini car : partir.

Après presque une heure de route, le minicar traversait à présent une zone forestière. La chaleur était intense et étouffante. La peur continuait de se lire sur les visages. Elle se faisait accompagner de grosses gouttelettes de sueur malgré le courant d'air qui pénétrait le véhicule. Les paysages passaient rapidement sous leurs yeux endoloris. Leur beauté ne semblait pas illuminer leurs pensées. Le chauffeur appuyait à fond sur l'accélérateur, n'ayant que rarement d'autres véhicules à dépasser. Botiga, de temps à autre, jetait un coup d'œil à sa femme et à ses enfants pour s'assurer que tout allait pour le mieux.

Soudain, à cinq cents mètres devant eux, cinq hommes à la mine patibulaire, sortis de nulle part, arrêtaient nerveusement le minicar. Ce fut la panique. Les enfants apeurés se mirent à pleurer et à s'accrocher à leurs parents. Finalement, le groupe d'hommes armés ne voulait que fouiller le véhicule pour s'assurer qu'aucun passager n'avait en sa possession une arme. Après une fouille

minutieuse rythmée par des cris et des rafales en l'air, le véhicule reprit sa route. Botiga rompit le lourd silence et évoqua les séquelles que la guerre pouvait laisser. Toute chose qui souvent constituait les germes d'une autre guerre : la peur de l'autre entretenue par la haine. Il déplora le fait que les choses en soient arrivées-là.

Duna était une belle petite ville située à quelque cinq cents kilomètres de la capitale, dans le Sud du pays. La ville de Duna gardait encore les traces de son passé colonial, avec ses vieilles bâtisses et ses monuments historiques qui faisaient sa fierté. Certaines des bâtisses étaient suspendues au-dessus des montagnes et d'autres, presque ensevelies dans les vallées. À côté de cela, on y trouvait des constructions plus modernes. Avec de nombreuses infrastructures dont un hôpital doté d'un plateau technique de pointe et d'un corps médical qualifié. Il y avait aussi le lycée moderne, un joyau architectural qui accueillait des milliers d'élèves.

On notait aussi à Duna, les températures qui frôlaient par moments les deux extrémités. Pendant la saison des pluies, il faisait

très froid et la température pouvait descendre jusqu'à vingt-cinq degrés. Quand venait la saison sèche, la température remontait jusqu'à quarante degrés parfois. Cependant, cette période avec ses nuits colorées d'étoiles et de pleine lune, laissait voir la joie de vivre des populations.

L'autre charme de cette ville, c'étaient ses belles plages. En effet, Duna était dotée de plages parmi les plus belles au monde. Chaque année, des milliers de visiteurs en quête de bien-être s'y retrouvent. Le tourisme est la source principale de revenus. Ce qui explique le nombre important d'artisans et autres artistes.

Outre ces belles plages, il y avait le cimetière des bateaux de Duna. On raconte même que de nombreux pirates avaient échoué sur l'île qui avoisine la ville et hantent encore aujourd'hui le site, attirant ainsi la curiosité des touristes.

Le seul problème à Duna, c'était l'état de la voirie. En effet, à l'intérieur de la ville, les nombreux nids-de-poule et les épais nuages de poussière des rues, ternissaient l'image de la cité. Ce qui rendait un peu difficile

l'approvisionnement du marché en vivres à partir des villes et villages voisins. Cependant, le marché regorgeait de presque tous les produits nécessaires aux besoins des populations.

Duna était donc un vrai paradis sur terre où des peuples venus d'horizons divers, avaient toujours vécu en parfaite intelligence jusqu'à cette nuit du 13 avril 1987. Une nuit d'horreur où tout bascula. Ah, cette guerre !

M. Pascal, acquiesça. Les enfants étaient un peu plus détendus. Myra regardait défiler les paysages et sentait le vent lui fouetter le visage comme une ode à la liberté.

Il est vrai qu'avant ces événements tragiques, des mécontentements se faisaient entendre. Les populations se plaignaient de la cherté de la vie et des tracasseries routières. Les élèves et étudiants annoncèrent les couleurs en paralysant l'école et l'université. Ils furent rejoints par des syndicats de travailleurs. Ah ! Si on les avait écoutés, rien de tout cela ne serait peut-être arrivé.

Ces choses-là, Botiga les avait moult fois racontées à ses enfants. Il disait que « rien ne peut maîtriser la colère d'un peuple, surtout quand celui-ci souffre dans sa chair. » Ne

dit-on pas que « ventre affamé n'a point d'oreilles », ni de jugeote ? Mais, de là à prendre des armes contre sa patrie, personne n'y comprenait rien.

La veille, certaines familles, sans nul doute dans le secret des dieux, avaient fait des provisions. On parlait de distribution d'armes à des miliciens. Bien plus tard, Samuel Botiga expliqua à sa fille que l'année d'avant, le ministre de la sécurité intérieure avait fait venir plus de mille jeunes gens de sa région pour les inscrire soit à l'école de police, soit à l'école de gendarmerie. Ah, cette guerre ! Qu'avons-nous fait pour la mériter ?

Ah, cette guerre ! Cette sale guerre... Que d'horreurs ! Des villages recomposés. Des familles déchirées. Les fondements de la république chamboulés. Nuit cauchemardesque !

2.

Voici maintenant dix ans que Botiga et sa famille avaient fui Duna pour s'installer à Talla. Dix ans que les plaies ouvertes par la guerre restaient encore ouvertes. Dix ans que les populations se méfiaient les unes des autres. Mais il fallait malgré tout panser les plaies et recoller les fils cassés. Et vivre ensemble.

Les premières années à Talla furent difficiles pour la famille Botiga. Ils eurent du mal à retrouver leurs repères. Botiga ne cessait de dire aux siens de remercier Dieu de leur avoir sauvé la vie. Et il avait raison. Les Botiga devaient effectivement s'estimer heureux, même très heureux d'avoir pu échapper aux affres de la guerre. Car depuis cette époque, ils étaient jusque-là sans nouvelles de certains de leurs voisins, parents et amis.

Myra et Kevin avaient grandi. Myra était devenue une belle et jeune adolescente. Son teint naturellement clair était d'un éclat particulier. Ses longs cheveux noirs, souvent simplement peignés en arrière ou noués en chignon, lui dégageaient le visage et mettaient en valeur ses grands yeux marron en amande. Elle était douce, rieuse et d'un abord très sympathique. D'une forme athlétique, elle s'habillait avec grâce. Ses vêtements dessinaient toujours sa belle silhouette qui se laissait apprécier de tous. À sa naissance, son père ne tarissait pas d'éloges à son égard, tant il la trouvait belle. Sa mère le lui répétait souvent d'ailleurs. Comment pouvait-il en être autrement ? Tous les parents pensent que leurs enfants sont toujours les plus beaux du monde. Malgré sa beauté qui ne laissait personne indifférent, Myra gardait la tête sur ses épaules et n'avait à cœur que de réussir ses études.

Comme toutes les jeunes filles de son âge, Myra avait sa chambre. Elle était spacieuse et décorée à son goût. Près de son lit, aux draps toujours bien dressés, était posé un petit meuble faisant office de coiffeuse. Elle y

disposait les produits cosmétiques et les parfums que sa maman lui offrait de temps à autre.

*
* *

Petit à petit, la vie avait repris le dessus sur la peur, sur la peur de l'autre. Botiga et sa petite famille avaient fini par s'intégrer dans leur nouvelle ville : Talla. Myra et son frère Kevin, après leur cycle primaire, fréquentaient à présent le lycée moderne de Talla. Myra était maintenant en classe de Terminale. Elle s'était faite de nouveaux amis et avait même intégré un groupe d'études pour mieux préparer le baccalauréat. Sa meilleure amie s'appelait Chloé.

Grande, svelte, d'un teint noir d'ébène, avec des cheveux artificiels qui lui tombaient sur les épaules, Chloé était également belle, très belle même. Ses traits fins qu'elle s'évertuait à mettre en exergue lui donnaient un air de Naomi Campbell.

Myra et Chloé fréquentaient donc le même lycée et étaient devenues inséparables. Contrairement à Myra, Chloé n'aimait pas l'école. Elle savait également se faire aider par les meilleurs élèves de la classe, au point qu'elle avait toujours une moyenne acceptable.

Issue d'une famille aisée, c'est une grosse cylindrée qui déposait Chloé tous les jours à l'école. Son uniforme scolaire ainsi que le moindre de ses vêtements, portaient la griffe de célèbres couturiers. Son sac et ses chaussures étaient également de grande qualité. Les bijoux qu'elle portait émerveillaient toujours la plupart des élèves du lycée. Toute l'école l'admirait. Chloé qui le savait bien, et qui voulait en tirer profit, ne manquait aucune occasion pour se faire remarquer.

Puis, arriva au lycée Yaël Assanvo, le fils d'un agro-industriel et d'une des rares femmes ingénieurs chimistes du pays. Il fut inscrit dans la même classe que Myra. Yaël était très sympathique. Il ne mit pas de temps à se lier d'amitié avec Myra et Chloé, puis intégra leur groupe d'études. Yaël les comblait de cadeaux et d'attention. Il avait toujours pour elles un petit paquet de friandises, mais

aussi des pommes, des poires, des raisins et des kiwis. Les deux adolescentes l'aimaient beaucoup et il le leur rendait bien.

L'arrivée de Yaël dans l'entourage de Myra et de Chloé ne les éloigna pas l'une de l'autre. Au contraire, cette nouvelle présence renforça leurs liens d'amitié.

Yaël était un beau jeune homme, grand et plutôt bien bâti, avec un teint brun. Il avait le rire facile et la diction soignée. Il plaisait à la plupart des filles du lycée. Mais Myra ne lui trouvait aucune autre relation qu'amicale, quoiqu'il ne la laissât pas indifférente.

Yaël Assanvo était très brillant à l'école et faisait la fierté de ses parents. Malgré leur condition sociale, les Assanvo se montraient extrêmement humbles et très attachés à l'éducation de leur fils unique. En revanche, ils ne lui refusaient rien. D'ailleurs, le jeune lycéen possédait déjà sa propre voiture.

Myra, Chloé et Yaël étaient donc de très bons amis. Au lycée, on les surnommait « le trio d'enfer ». Dans leur entourage, tout le monde était convaincu qu'ils réussiraient leur baccalauréat sans coup férir. Ce qui leur ouvrirait les portes de l'université.

Leur groupe de travail donnait de bons résultats. En revanche, la mère de Myra ne voyait pas d'un très bon œil qu'elle aille réviser seule chez Yaël. Mais la jeune adolescente trouvait, comme d'habitude, que sa mère exagérait. « Yaël était convoité par presque toutes les filles du lycée. Qu'avait-il à faire de moi ? Nous sommes simplement de bons amis, dans une bonne fraternité. », répondait-elle toujours.

3.

Les membres du « trio d'enfer » continuaient de prendre leurs études à cœur. Toutefois, Chloé étant souvent absente, Myra se retrouvait seule, trois fois par semaine chez Yaël pour étudier. Ils avaient établi un programme qui leur permettait de réviser toutes les matières, sans en négliger une seule. Les parents de Yaël appréciaient leur amitié. Ils étaient surtout heureux de les savoir si consciencieux et déterminés à réussir leur examen. Ainsi leurs révisions commençaient-elles les après-midi et s'achevaient en début de soirée.

Lorsque Myra rentrait à la maison, sa mère ne cessait de toujours lui répéter de faire attention. « Mais attention à quoi ? », se demandait naïvement la jeune fille. Son père, quant à lui, ne trouvait pas à redire.

Au contraire, il appréciait que sa fille se soucie de ses études. De toute façon, il n'avait pas beaucoup de temps à lui consacrer à cause de ses activités professionnelles. L'éducation des enfants était à la charge de son épouse qui le réussissait fort bien. Cependant, ses rares présences à la maison étaient des moments de bonheur, pour toute la famille, surtout pour Kevin.

À dix-huit ans, Myra n'avait encore pas de petit ami. C'est vrai que des garçons lui couraient après, mais aucun parmi eux n'avait encore trouvé grâce à ses yeux. Elle attendait le prince charmant, comme aimait la taquiner son amie Chloé. En réalité, Myra voulait non seulement se prémunir contre le Sida et les autres maladies sexuellement transmissibles, mais aussi contre les grossesses précoces, en pratiquant l'abstinence. Elle voulait surtout se consacrer à ses études et attendre de les terminer avant de songer à une vie amoureuse et sexuelle.

Ce jour-là, comme tous les jours, Myra était venue étudier chez Yaël. Les parents du jeune homme étaient absents, comme d'habitude.

Les deux adolescents, assis à la terrasse, réfléchissaient à résoudre un exercice que leur avait donné leur professeur de mathématiques. Contrairement à ses habitudes, Yaël n'était pas très concentré sur le travail. Il était songeur et distrait. Soudain, il se leva dit :

– J'ai un peu soif, tu veux boire quelque chose, Myra ?

– Oui, un jus de fruit s'il te plaît.

Il courut à la cuisine chercher de quoi se désaltérer. Puis, il lança à l'attention de la jeune fille :

– Myra, tu peux venir s'il te plaît ?

Myra se dépêcha de répondre à l'appel de son ami. Dès qu'elle se retrouva suffisamment près de lui, Yaël la saisit brutalement par le tronc et la jeta sur un vieux canapé qui se trouvait dans le couloir conduisant à la cuisine. Il la maintint d'une main et de l'autre dégrafa la boucle de sa ceinture. Ses bras étaient maintenus le long de son corps. La jeune fille était sidérée. Elle était si surprise qu'elle eut du mal à réaliser le piège dans lequel elle était prise.

Yaël l'écrasait de tout son poids et respirait bruyamment. Myra pleurait en murmurant

des mots, des phrases incohérentes. Elle le suppliait de la laisser s'en aller. Mais le jeune homme refusait d'entendre raison. Obnubilé qu'il était par son désir.

— Laisse-toi faire Myra ! lui chuchotait-il au creux de l'oreille.

Tandis qu'elle se débattait, il tira sur sa jupe qui ne résistat pas longtemps à sa fureur. Il s'en prit ensuite à la dérisoire barrière que représentait son slip. La jeune fille continua de se débattre tout en hurlant de toutes ses forces. Elle avait les yeux rivés sur le plafond. Ses bras étaient engourdis, et sa tête bourdonnait. Elle criait et continuait de se débattre.

Mais Yaël qui avait tout prévu, savait que personne ne viendrait secourir Myra. Elle criait mais personne ne vint à son secours. Sa farouche résistance, ses cris et ses pleurs, furent vains. Tout à coup, une vive douleur traversa tout son être. Yaël resta vautré sur elle tandis que sa semence dégoulinait dans ses entrailles. La pauvre Myra cessa de lutter.

Sa sale besogne achevée, Yaël lâcha sa prise. Myra était pétrifiée. Elle refusait de croire ce qu'elle venait de vivre. Elle se remit machinalement sur pieds comme dans un mauvais

rêve. Elle était toute en larmes, le cœur en morceaux.

– Yaël tu viens de me violer... Tu m'as violée, salaud... criait-elle en pleurant.

Le jeune-homme était encore là, adossé au mur du couloir. Il semblait satisfait, mais confus. Il bredouilla des excuses à Myra. Comme réponse, elle lui administra une gifle retentissante.

Anéantie par ce qui venait de lui arriver, Myra ramassa ses affaires, réajusta son corsage désormais sans boutons, et redressa sa jupe avant de sortir de chez les Assanvo en courant. Myra avait les jambes en coton, à la fois brûlantes et glacées. Elles menaçaient de se dérober sous elle dès qu'elle mettait un pied devant l'autre. Or, elle n'avait pas le droit de tomber dans la rue. Il fallait qu'elle parcoure les deux kilomètres environs qui la séparaient de chez elle.

En arrivant chez elle, ses parents, heureusement, étaient absents. Myra se glissa dans sa chambre et s'effondra en sanglots au pied de son lit. Elle y déversa toutes les larmes

de son corps... Puis, elle se traîna jusqu'à la salle de bains. Elle passa des heures dans la salle de bains à se frotter l'entrejambe jusqu'à en avoir la peau rouge et boursouflée. Elle ne s'était jamais sentie aussi sale de toute sa vie. Elle laissa l'eau couler sur son corps pendant un long moment, comme si elle voulait se débarrasser d'une souillure pour naître à nouveau.

À l'heure du dîner, Myra resta cloîtrée dans sa chambre. Lorsque sa mère vint la trouver pour s'enquérir de ses nouvelles, elle prétextait un épouvantable mal de tête. Toute surprise, sa mère ressortit sans chercher à en savoir davantage. Néanmoins, elle lui rapporta un cachet et un verre d'eau. Myra grelottait. Sa maman soupira et la recouvrit du grand pagne kita qui lui servait de couverture.

Ce fut l'une des nuits les plus horribles de la vie de Myra. Le lendemain, elle ne se rendit pas aux cours. Sa maman lui donna encore un cachet avant de partir au bureau. Myra resta alitée toute la journée.

Chloé ayant remarqué l'absence de Myra à l'école, s'en inquiéta. Surtout qu'elle avait essayé en vain de la joindre sur son téléphone

portable. Intriguée par cette situation, Chloé se déporta chez son amie. Elle la trouva couchée, en pleurs. Troublée, Chloé la harcela de questions auxquelles Myra ne répondit pas.

– Mais enfin Myra, qu'est-ce que vous avez Yaël et toi ? dit-elle exaspérée.

En effet, Chloé avait trouvé Yaël dans une humeur massacrate. À présent, c'est Myra qui l'accueillait avec une crise de larmes. Elle espérait que les problèmes de ses deux amis n'étaient pas liés et qu'ils n'en étaient pas venus aux mains pendant son absence. Car elle avait noté que Yaël avait une contusion à la bouche et refusait catégoriquement d'en parler. Quant à Myra, elle prétextait un rhume aigu.

– Non ma chérie, ce n'est pas un rhume qui va te faire pleurer de cette façon, lui fit remarquer Chloé.

– Je suis vraiment malade Chloé...

Chloé s'en alla et promit de repasser le lendemain prendre de ses nouvelles. Mais le jour suivant, Myra resta encore au lit toute la journée. Et même les jours d'après. Elle avait honte d'elle-même. Elle se sentait

même coupable de l'horreur qu'elle avait vécue. Elle s'en voulait terriblement et maudissait Yaël à chaque seconde.

Des jours passèrent sans que sa maman ne lui posât la moindre question sur son état de santé. Comme si elle avait peur d'apprendre quelque chose qu'elle redoutait. Elle, pourtant si bavarde d'ordinaire. C'est dans cette lourde atmosphère que Myra passa tout le week-end. Kevin allait la voir de temps en temps dans sa chambre pour s'enquérir de son état de santé. Le petit Kevin, lui aussi, la soupçonnait de cacher quelque chose de grave. Mais quoi ? Il l'ignorait. Quand Kevin essayait de la fixer, elle fuyait son regard et se recouvrait la tête de son gros pagne.

Puis vint le lundi, au grand désarroi de Myra qui espérait que ce jour n'arrive jamais. Elle n'avait donc plus d'excuses pour ne pas aller à l'école. Elle se portait beaucoup mieux, enfin physiquement. Myra se prépara donc très tôt ce lundi matin-là afin de se rendre au lycée. Sur le chemin, elle s'arrangeait pour éviter tous les regards qu'elle croisait. Arrivée au lycée, Myra se précipita dans sa classe et se dépêcha d'aller s'asseoir. Elle n'avait pas vu

Yaël qui était déjà assis au fond de la salle. Quelques minutes plus tard, la jeune fille sentit le poids de son regard lui peser dans le dos. À ce moment-là elle se dit : « Eh Seigneur, si je pouvais disparaître d'ici... »

Mais ce qu'elle voulait tant éviter se produisit. Yaël s'approcha d'elle. Il voulait lui expliquer combien il regrettait son attitude. Au même moment, le professeur fit son entrée. Yaël dépité, regagna sa place. Il remit son projet pour la récréation. À 10 heures, Myra resta seule en classe. Yaël réapparut. Tout confus, il balbutia des excuses à Myra. Il lui fit comprendre qu'il ne savait pas ce qui l'avait poussé ce jour-là à agir de cette façon. Et qu'il regrettait sincèrement ce qui s'était passé. Yaël tenait à ce que Myra lui pardonne, qu'elle le lui dise de vive voix. La jeune fille resta muette sur les propos de Yaël, les yeux embués. Elle n'osait même pas le regarder, tant elle souffrait dans son âme. Comment pouvait-elle pardonner aussi facilement à celui qui avait osé lui voler sa virginité et sa dignité de femme ? Jamais elle n'avait imaginé son premier rapport

sexuel dans ces conditions. « Non, je ne pardonnerai jamais à Yaël ce qu'il m'a fait », se dit-elle.

C'était la fin de la récréation. Yaël regagna triste sa place. Chloé qui était revenue entre-temps, les avait observés en silence de sa place. Elle commençait à se douter de quelque chose entre les deux. Elle se sentit trahie par Myra et Yaël qui refusaient de la mettre aussi dans le secret. Et pourtant, ils formaient bien ensemble le « trio d'enfer ».

*

* *

Ce samedi-là, le temps était merveilleusement beau. Un temps qui invitait à une petite sortie en bordure de mer. Myra était encore enfermée dans sa chambre, en train de ruminer sa douleur. Son amie Chloé qui aimait bien profiter de la vie, se présenta chez Myra afin de l'inviter à une sortie à la plage. Mais celle-ci, souffrant encore du viol dont elle avait été victime, déclina l'invitation. Ce refus exaspéra Chloé. Elle était de plus en plus convaincue que le supposé

mal de son amie était lié au refroidissement subit des rapports entre Yaël et Myra.

Chloé en avait marre que ses deux amis lui cachent quelque chose qui semblait être grave, puisque ceux-ci ne se parlaient presque plus. Elle profita donc de sa présence chez Myra pour exiger qu'elle lui explique enfin ce qui se passe avec Yaël. À bout de force, Myra accepta l'invitation de Chloé. À bord de la voiture des parents de Chloé, le chauffeur déposa les deux jeunes filles dans un glacier du quartier.

Dès qu'elles eurent fini de passer commande, une avalanche de questions s'abattit sur la pauvre Myra :

– Myra, que me caches-tu ? N'as-tu plus confiance en moi ? Nous sommes pourtant des amies...

– Si, Chloé. Tu sais très bien que nous sommes plus que des amies, dit-elle la tête entre les deux mains.

– Mais alors pourquoi refuses-tu de me dire ce qui t'afflige tant ?

– Tu sais, Chloé, je ne sais même plus où j'en suis avec moi-même. Je suis désespérée.

– Oh Myra ! Je suis ton amie et je suis là pour toi, fit Chloé pour consoler son amie.

Les deux jeunes filles se serrèrent l'une dans les bras de l'autre, comme elles avaient l'habitude de le faire. Myra ainsi rassurée accepta de conter à son amie ce qui lui était arrivée.

– J'ai... été... violée... Chloé, réussit-elle à dire avant de s'effondrer en larmes.

À peine Myra avait-elle réussi à prononcer le dernier mot que Chloé étouffa un cri en écarquillant les yeux. Elle n'en croyait pas ses oreilles et s'écria :

– Mon Dieu ! Qui a osé te faire ça, Myra ? Dis-moi ! Et comment cela a-t-il pu arriver ?

Chloé resta interloquée quand Myra lui apprit qui était l'auteur de ce viol. Elle tombait des nues.

– Oui, Chloé, Yaël m'a fait ça.

Chloé touchée par ce qui était arrivé à son amie la prit dans ses bras pendant quelques minutes. Puis, comme mue par une petite jalousie, elle la repoussa légèrement. Elle reprochait, sans doute, à Myra d'avoir provoqué Yaël, de l'avoir séduit. Elle ne pouvait pas accepter que Yaël Assanvo ait pu poser un tel acte.

« Et pourquoi Myra ? J'avais pourtant été à plusieurs reprises seule avec Yaël chez lui », pensait la jeune fille. Pour Chloé, il y avait certainement des non-dits dans cette affaire.

– Dis-moi ma chérie, es-tu sûre que tu n'as pas provoqué un peu Yaël ?

– Quoi ! s'étonna Myra, comment oses-tu Chloé ?

Se sentant insultée par son amie, la jeune fille se leva brusquement de son siège et s'en alla. Chloé lui courut après pour s'excuser et proposer au moins de la raccompagner. Mais Myra déclina l'offre, préférant rentrer seule. Depuis ce jour, l'amitié entre Chloé et Myra n'était plus ce qu'elle avait été. Les deux jeunes filles ne s'adressaient pratiquement plus la parole.

Le lendemain, à l'école, Chloé essaya de convaincre Yaël de ne plus chercher à se faire pardonner par Myra.

– Écoute Yaël, tu n'as pas à insister si elle refuse de t'écouter, dit-elle furieuse.

– Bien sûr que si Chloé. J'ai vraiment besoin que Myra me pardonne, sinon je ne serai pas en paix avec moi-même.

– Bof Yaël ! Tu ne t'en es pas rendu compte, mais c'est bien Myra qui t'a provoqué. Nous les femmes, sommes capables de bien de choses.

– Non, s'il te plaît Chloé. Myra n'a rien à voir avec ça.

Chloé basculait ainsi dans la jalousie et la haine contre Myra. Plus personne ne la reconnaissait. Elle passait le clair de son temps à dénigrer Myra auprès des autres filles de la classe et même du lycée. Elle leur racontait que son « amie » n'était rien d'autre qu'une allumeuse qui jouait la sainte-nitouche. Certaines filles du lycée n'arrivaient pas à comprendre pourquoi Chloé agissait ainsi vis-à-vis de Myra. Était-ce de la jalousie ? Mais jalouse de quoi ? Ses parents avaient plus de moyens que ceux de Myra. Elle était toujours la mieux habillée. À son âge, elle avait sa propre voiture, une grosse cylindrée avec chauffeur. Malgré tout cela, les garçons du lycée préféraient Myra pour sa gentillesse

et pour sa simplicité... Ou bien Chloé était-elle secrètement amoureuse de Yaël ? Était-ce la raison pour laquelle elle en voulait tant à son amie ? Sinon comment pouvait-elle être jalouse d'une personne qui a été victime de la chose la plus horrible qu'on puisse faire à une femme et qui souffrait dans sa chair comme dans son âme ? Elle, Myra, qui était désormais exposée aux MST et à une grossesse. Comment pouvait-on être jalouse d'elle ? Comment Chloé pouvait abandonner son amie à son sort au moment où celle-ci avait le plus besoin d'elle ?

*

* *

Ce jour-là, Myra se réveilla la tête lourde de douleur. Cela faisait exactement deux mois et vingt jours que Yaël lui avait volé sa dignité. Elle s'efforçait de vivre désormais avec cette douleur, cette souffrance au cœur.

Depuis ce terrible jour où la vie de la jeune lycéenne bascula dans le vide, ses rapports avec ses amis se dégradèrent. Elle continuait d'éviter Yaël. Pendant que Chloé s'obstinait

à médire d'elle. Myra se retrouvait donc seule. Heureusement, elle avait ses parents, du moins son petit frère Kevin. Pourtant, elle leur cachait jusque-là ce qui lui était arrivé. En effet, qu'est-ce qu'ils penseraient d'elle quand ils l'apprendront ? Il faudra pourtant que Myra trouve la force de se confier à ses parents, notamment à sa mère qui se doutait bien que quelque chose clochait. Ce secret était trop lourd à porter pour elle toute seule.

Myra avait très mal à la tête et au ventre ce matin-là. Soudain elle pensa à ses menstrues qui n'étaient pas encore apparues depuis. « Non pas ça, mon Dieu ! Ce serait une horreur. » s'écria-t-elle. Myra se leva d'un bond de son lit. Elle prit une douche rapide et vint s'asseoir à sa table d'études, ne sachant trop quoi faire. Puis, une idée vint illuminer son esprit. La jeune fille se souvint d'une amie de sa maman, tante Lyse-Marie, qui était sage-femme à la maternité de la ville. « Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? » se dit-elle. Myra décida donc d'aller la rencontrer afin de se faire consulter. Il fallait vraiment qu'elle en ait le cœur net. Elle

sortit de sa chambre en courant presque. Sa maman s'en inquiéta :

– Myra, où cours-tu de si bonne heure ? Et tu ne prends pas ton petit-déjeuner ?

– Plus tard maman... Il faut que je coure chez une amie de classe pour récupérer des documents que je lui avais prêtés.

– Hum ! fit sa maman soupçonneuse.

C'est ainsi que Myra se rendit au domicile de la sage-femme. Tante Lyse-Marie était une femme au grand cœur. Elle savait rassurer quand il le fallait. Elle était toujours disponible pour ses nombreuses patientes. C'était vraiment une sage femme. Tante Lyse-Marie l'accueillit les bras ouverts comme à son habitude. Elle était heureuse de revoir la jeune lycéenne. La sage-femme proposa à Myra un verre de jus de fruit qu'elle refusa, prétextant qu'elle avait déjà pris son petit-déjeuner. La jeune fille n'avait envie que d'une seule chose, en savoir davantage sur son état de santé, puis retourner rapidement à la maison avant que sa maman ne s'inquiète.

Tante Lyse-Marie demanda les nouvelles à Myra. Avec une voix émue, la lycéenne commença à lui parler de son groupe d'études, de leurs séances de révision chez les Assanvo, et surtout de son viol, puis du rejet dont elle fait l'objet par ses amis...

– Tata, aujourd'hui je vais mal, et j'ai peur, finit-elle par dire en sanglotant.

– As-tu eu tes menstrues le mois dernier ? interrogea la sage-femme.

– Eh tata, ces derniers mois, je saigne anormalement. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

– Très bien ma fille, laisse-moi prendre mes clés, nous allons nous rendre au bureau. Il me faut te faire un examen

Le cœur de Myra fit un bond. Un examen ? « Est-ce si grave ? » s'interrogeait la pauvre fille.

Peu de temps après, Myra et la sage-femme se retrouvèrent à la maternité. Dans son bureau, elle demanda à la jeune lycéenne d'ôter ses vêtements et de s'allonger sur le lit. Prise de panique, Myra s'empressa de confier à tante Lyse-Marie que personne, ni même sa mère ne savait qu'elle était venue se faire

consulter. La sage-femme la rassura qu'elle ne le répéterait à personne.

Allongée, elle vit la « sage » mettre des gants blancs et avancer vers elle. Pendant qu'elle l'examinait, l'expression de son visage en disait long sur ce qu'elle venait de découvrir. Des larmes se mirent soudainement à rouler sur les joues de Myra. Elle redoutait le diagnostic de la « sage ». Celle-ci lui demanda de descendre de la table et de se rhabiller. Puis, elle vint s'asseoir à côté de Myra :

– Ma fille, tu portes une grossesse d'environ trois mois...

Myra laissa entendre une voix rauque, tremblante et entrecoupée. Puis, elle s'effondra en pleurs dans les bras de tante Lyse-Marie.

– Mon Dieu ! Trois mois de grossesse sans que je ne m'en sois rendue compte ? Que vais-je devenir ? Mes parents vont me tuer, hurlait-elle.

– Ne te mets pas dans un tel état, ma fille. Je sais que ce ne sera pas facile, mais nous allons étudier la situation et prendre la décision qui s'impose.

– Comment est-ce possible ma tante ?
Je saignais régulièrement... Oh mon Dieu !

– Oui ma fille, c'est tout à fait possible...
Certaines femmes ont leurs menstruations
durant toute leur grossesse ou juste quelques
mois. C'est un cas rare, mais bien réel.

– Eh Seigneur ! Pourquoi faut-il que ce
soit moi ? Je suis morte, ma tante si tu ne
m'aides pas à avorter, ne cessait de crier Myra.

– Attention, Myra ! Je ne veux pas t'en-
tendre dire des choses pareilles. Rentre
tranquillement à la maison et reviens me
voir demain. Nous trouverons bien une
solution.

– Mais laquelle, tante Lyse-Marie ? Je suis
perdue.

Myra sortit du centre de santé complè-
tement anéantie. Elle ne sentait plus ses
jambes comme cet après-midi du viol où son
existence se transforma en un film d'horreur.
Tout se mit à défiler dans sa tête : ses études,
la réaction de ses parents, Yaël, Chloé, son
examen prochain.

« Pourquoi moi Seigneur ? » se lamen-
tait-elle.

Myra chancelait le long de la route sans savoir où elle allait. Elle manqua même à deux reprises de se faire renverser par des automobilistes. Elle n'avait que ses larmes pour l'accompagner dans ce drame qui était le sien.

« Yaël a gâché mon existence, s'écria-t-elle. Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait Seigneur ? Moi qui suis restée sage, et qui me réservais à mon futur mari. Voilà que tout s'écroule autour de moi. »

Avant de rentrer à la maison, Myra fit en sorte de ne rien laisser paraître. Kévin l'accueillit avec son habituelle bonne humeur. Mais son petit frère remarqua que sa sœur était de mauvais poil. Myra s'enferma dans sa chambre pour éviter les regards et les questions de sa maman. Elle prétextait des cours à réviser. Myra était couchée dans son lit, pensant et repensant à son entrevue avec tanté Lyse-Marie. Elle voulait tellement que la sage-femme se soit trompée dans son diagnostic. Sinon comment allait-elle vivre avec cette grossesse ?

Ils avaient donc raison les professeurs qui expliquaient en EDHC, qu'il pouvait suffire d'un seul rapport sexuel non protégé pour qu'une fille contracte une grossesse si ce rapport se passe pendant sa période d'ovulation. Ce rapport sexuel l'exposait aussi à des maladies sexuellement transmissibles.

Rien qu'à penser à tout cela le cœur de Myra s'étranglait de rage. Elle n'avait jamais vraiment pris au sérieux ces explications. Car disait-elle : « Je n'aurai mes premiers rapports sexuels qu'une fois mariée. Je ne suis donc pas concernée par ces choses-là. » Mais voilà que la vie en avait décidé autrement.

À l'heure du dîner, Myra resta silencieuse. Elle mangeait sans appétit, le nez dans l'assiette. Son père qui l'avait remarquée, lui demanda :

- Mais qu'est-ce qui ne va pas ma chérie ?
- Rien papa, je suis juste un peu fatiguée par les multiples révisions de ces derniers temps. C'est infernal !
- Repose-toi un peu Myra, il ne faut surtout pas que tu tombes malade.

– Oui, papa, mais ne t'inquiète pas. Ça ira... dit-elle pour rassurer son papa.

Au même moment, Myra sentait le lourd regard de sa mère lui peser dans le dos ; heureusement qu'elle n'intervint pas dans la causerie. Myra était pressée que le repas prenne fin. Elle voulait regagner au plus vite sa chambre. Elle qui aimait tant regarder les programmes télévisuels du samedi, alla donc s'enfermer dans sa chambre.

La nuit fut très longue. Myra ne trouvait pas le sommeil. Elle laissait libre cours à ses pensées qui allaient et venaient inlassablement. Cette anxiété était due au rendez-vous qu'elle avait avec tante Lyse-Marie le lendemain. Et pourtant, il fallait qu'elle dorme si elle ne voulait pas être en retard.

Le lendemain, tôt le matin, Myra se prépara rapidement pour se rendre chez la sage-femme. C'était dimanche, et l'affluence au centre de santé était faible. Ce qui donnait tout le temps à tante Lyse-Marie de bien s'occuper de la jeune lycéenne.

Elle tremblait de tout son corps quand tante Lyse-Marie lui parlait de l'examen prénatal. Elle appela un infirmier et lui

demanda de prélever le sang de la jeune fille. Angoissée, Myra l'interrogea incrédule :

– Tantie, à quoi va servir ce sang ?

– Ne t'inquiète pas ma fille, c'est pour tes analyses. Tu passeras mercredi pour les résultats.

*

* *

Ce jour-là, dès six heures, Myra sortit discrètement de la maison. Elle avait décidé de sécher les cours de ce mercredi pour se rendre au centre de santé pour le résultat de son test sérologique. Le rendez-vous était fixé pour 9 heures. Quand elle sortait de la maison, tout le monde dormait encore. Elle marchait nonchalamment, sans hâte. Elle était vêtue d'un corsage noir à manches longues, resserré à sa taille, tombant sur une jupe kaki au-dessous du genou. Elle avait laissé ses cheveux au vent, sans soins. Elle avançait, traînant les pas. De temps à autre,

elle tournait la tête vers les automobilistes qui lui lançaient des klaxons.

Elle attendait le résultat avec une très forte appréhension. Cette attente était insupportable. Une peur violente et palpable l'assaillait. Les nombreuses mises en garde de sa mère lui revenaient incessamment. Myra en avait le cœur retourné. Tout tourbillonnait autour d'elle pendant qu'elle s'imaginait mille et une choses. Assise face à ces murs d'un blanc foudroyant, Myra sentait cette odeur morbide qui rôdait dans ces lieux. Elle n'avait plus qu'une seule idée en tête, le SIDA. Il y avait des posters de prévention partout autour d'elle. L'attente devenait longue et interminable. C'était comme si elle attendait une sanction qu'elle connaissait déjà, comme si on allait lui annoncer la fin. Soudain, le médecin ouvrit enfin la porte. La jeune fille sursauta du banc où elle était assise. C'était son tour. Myra s'assit face au médecin qui se lança dans de longs préliminaires que la jeune fille n'écoutait pas.

Puis, il annonça ses résultats. Myra n'avait pas réellement compris ce qui était en train de se passer, ce que le médecin lui disait.

Son cerveau avait juste retenu une chose :
« On a détecté la présence du VIH dans
votre sang. »

Myra se sentit alors totalement vide.
Elle tomba à la renverse. Les infirmiers de
service coururent à sa rescousse. Ils la firent
coucher sur un banc, le temps qu'elle re-
trouve ses esprits. Tante Lyse-Marie, qu'on
appela, vint la soutenir.

Comment est-ce possible ? Myra séropo-
sitive ? « Non, il doit y avoir une erreur, se
dit-elle effondrée. Enceinte, d'accord mais... ».
Myra n'eut pas le temps de terminer sa phrase
que l'image du viol ressurgit dans sa tête.
Elle pensa à Yaël. « Non tout de même,
Yaël vient d'une bonne famille ! », se disait-
elle pour se rassurer.

Ce fut le choc. Myra se mit à hurler, comme
prise de folie :

– Seigneur pourquoi moi ? Qu'ai-je fait
mon Dieu pour que ce soit moi qui paye pour
ce qu'on m'a fait subir ?

Après l'incrédulité de l'annonce, vint le
moment de stupeur, de paralysie, puis un
moment de vive dépression. La jeune ly-
céenne se mit à verser toutes les larmes de

son corps. Elle avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Elle avait très peur. Myra était toute jeune, elle n'avait que 18 ans. Pour elle, sa vie était finie. Elle n'aura plus de vie sentimentale, pas d'enfant. En clair, elle était déjà morte. Puis, elle se mit à grelotter de fièvre. Tante Lyse-Marie dut la garder en observation.

Tante Lyse-Marie la consola du mieux qu'elle pouvait. Elle la prit très gentiment dans ses bras et lui dit :

– Ma fille, je comprends ta peine, mais ne désespère pas. La science a fait des progrès considérables, tu peux très bien être séropositive et avoir une vie à peu près normale : avoir une vie sentimentale, avoir des enfants et travailler.

– Mais tata, comment peux-tu dire que ma vie sera normale avec le SIDA ? hurla-t-elle en pleurant.

« Dieu sait ce qu'Il fait et tout ce qu'Il fait est bon », a-t-on coutume de dire. Mais là, c'était vraiment difficile et trop horrible à supporter comme épreuve pour une si jeune fille. Myra ne dormait presque plus. Elle n'arrivait même plus à s'alimenter. Elle était anéantie.

Enceinte et séropositive ! Myra sera une fille-mère, et malade de surcroît. Non, ce n'est pas possible !

Cette annonce ouvrit en elle un gouffre insondable où s'accumulèrent toutes les angoisses. Ce diagnostic sonnait comme une mort certaine. Elle voyait sa vie s'écrouler comme un château de cartes. À ce moment-là, mille et une questions s'entremêlèrent dans sa tête. Combien de temps lui restera-t-il à vivre ? Si elle décide de garder le bébé, serait-il lui aussi infecté et sous traitement médical ? Et comment va-t-il venir au monde, par « voie basse » ou devrait-elle subir une intervention chirurgicale ?

Remise de ses violentes émotions, Myra décida d'affronter ses parents pour leur annoncer la triste nouvelle. Son père étant en voyage, c'est à sa mère qu'elle allait se confier. Mais comment faire ? Par où commencer ? De retour à la maison, elle trouva son petit frère Kevin en train de réviser. Elle passa sans mot dire. Même ses pas refusaient de produire le moindre bruit, comme si ses pieds ne touchaient plus le sol. Kevin, lui aussi concentré sur son travail, ne l'avait pas

remarquée. Ce qui soulagea Myra, car elle n'était pas du tout d'humeur à plaisanter.

Peu après, Myra retrouva sa mère à la cuisine.

– Bonjour maman...

Sa maman leva la tête et lui répondit :

– Comment vas-tu ma chérie ? Tu as été très matinale aujourd'hui.

– Oui... Maman, je voudrais te parler.

Comme si elle attendait ce moment depuis longtemps, la mère ne fut pas du tout surprise.

– Attends-moi dans ma chambre, juste le temps pour moi de nettoyer la cuisine.

Madame Botiga se doutait-elle de ce que sa fille s'apprêtait à lui dire ? Quand elle arriva, elle s'assit sur le rebord du lit et lui demanda :

– Qu'y a-t-il, ma fille ?

Myra tremblait déjà de tout son corps. Elle n'osait même pas lever la tête, car déjà des flots de larmes lui perlaient au visage. Comment le dire à sa maman ? Par où commencer ?

– Que se passe-t-il Mimi, Tu m'inquiètes...

– Mam... mam... mam...

– Oui, ma puce, qu'as-tu ?

– Que t'arrive-t-il ? Tu commences à m'inquiéter ma puce.

– Maman... J'ai été violée... je... je... je suis enceinte.

Madame Botiga resta abasourdie par cette nouvelle. Un cri lui échappa sans qu'on ne sache ce qu'elle voulait dire. Sa maman, de nature forte de caractère, craqua devant l'ampleur du drame. Elle n'en revenait pas. Puis, il s'écoula quelques minutes de silence qui lui parurent une éternité. Lorsque madame Botiga se remit de sa surprise et de ses émotions, elle fut prise d'une grosse colère.

– Comment as-tu pu ? Hein ! Comment as-tu pu faire cela ? Comment... ? hurlait-elle de rage.

Il s'ensuivit une bonne brochette d'injures de toutes sortes à l'endroit de Myra. Sa mère la traita de tous les noms. Elle dit qu'elle croyait la connaître alors qu'au fond, Myra était comme toutes les autres jeunes filles, sournoises et hypocrites.

Toutes ces accusations s'enchaînaient sans que la mère ait donné l'occasion à la jeune fille d'expliquer clairement les circonstances dans

lesquelles cette tragédie lui était arrivée. En fait, madame Botiga n'avait retenu que l'état de grossesse de sa fille. Elle se refusait d'admettre que Myra ait pu être victime de viol.

Myra croyait entendre son amie Chloé qui, ces derniers temps, ne faisait que la juger. Elle essayait de comprendre sa mère et se mettait à sa place. Quelle mère pouvait-elle réagir autrement devant une telle situation ? Mais était-ce une raison pour que Madame Botiga en veuille terriblement à sa fille ? Qu'advierait-il si elle apprenait que sa fille, en plus de porter une grossesse, était malade du SIDA ? À un moment donné, la jeune lycéenne crut que sa mère lui porterait main tant elle la dévisageait avec dégoût. « Comment est-ce possible que celle qui m'a portée en son sein me traite avec un tel mépris ? » se demandait Myra. Et puis, ce qu'elle redoutait arriva. Sa mère sans une once d'émotion lui lança :

– Eh Myra, prends tes affaires et pars de cette maison. Je ne veux plus te revoir, pécheresse.

La jeune fille n'en croyait pas ses oreilles. Sa mère venait de la mettre à la porte au lieu de l'aider, de la soutenir, elle la victime. Qu'allait-elle devenir sans sa mère, son père et son frère à ses côtés, eux qui étaient toute sa vie ? Où ira-t-elle donc ? Non, elle espérait de tout son cœur que sa mère changeât d'avis, que c'était juste l'expression de sa colère et de sa déception. Myra tenta d'obtenir sa clémence :

– Je t'en prie maman, ne me fais pas ça, suppliait la jeune fille en essayant de retenir sa mère par les pieds.

– Laisse-moi tranquille, mauvaise fille, hurla-t-elle.

Madame Botiga se dégagea brutalement et traîna Myra hors de sa chambre, avant de la refermer à clé. La lycéenne était désespérée, anéantie et couverte de honte. Elle regagna sa chambre en pleurs. Peu après, Kevin qui avait suivi toute la scène, la rejoignit. Il tomba dans ses bras en sanglotant. Myra en profita pour expliquer à son petit frère tout le drame qu'elle vivait.

sautaient dans les bras quand il rentrait de voyage, étaient de marbre. Ils pleuraient l'un dans les bras de l'autre.

Quand son épouse lui donna les nouvelles de la maison, il tomba des nues. Sa fille adorée, Myra, enceinte ? Il tremblait de colère et ne tenait plus sur ses jambes. Il se laissa tomber dans le canapé, les deux mains sur la tête.

– Mon Dieu, Myra, tu m'as déçu... Comment as-tu pu faire fi de tous les conseils que ta mère et moi t'avons toujours donnés ? Que te manque-t-il ici, ma fille ?

Myra, serrée contre son frère Kevin continuait de pleurer. Peu après, Kevin se rapprocha de son père et se mit à genoux devant lui pour implorer son pardon afin que sa sœur ne soit pas mise à la porte du domicile familial.

– Je t'en prie papa, pardonnez-lui sa faute... Et permettez-lui surtout de vous expliquer ce qui lui est arrivé.

– Que veux-tu qu'elle nous explique Kevin ? Elle a déjà avoué son état de grossesse... Tu voudrais qu'elle nous donne les détails de cette affaire ? Non, c'en est trop, coupa son père.

Kevin, déçu par l'attitude de son père, rejoignit sa sœur et se jeta encore dans ses bras. Les deux adolescents se mirent à pleurer. Myra, aidée de Kevin, prit donc ses affaires et sortit de la maison. Ses pas étaient lourds comme si elle traînait un boulet aux pieds. Kevin, les larmes aux yeux, l'accompagnait du regard.

*

* *

Myra s'en alla de chez ses parents, n'emportant avec elle que quelques affaires, essentiellement ses effets scolaires. Elle tenait malgré tout à réussir son baccalauréat. Subitement, le temps s'assombrit. La pluie, comme prise de rage, s'abattait sur la ville. Myra n'en avait cure. Elle marchait sous cette pluie, protégeant ses affaires dans un sachet plastique, enroulé sous son corsage. Dans son regard, se lisait une grande détresse. Sa tête lui faisait très mal et ses yeux étaient gonflés à force d'avoir pleuré. Personne ne s'intéressait à ses larmes. La jeune fille marchait. Elle ne sentait même plus les grosses

gouttes de pluie qui frappaient son corps. Elle marchait doucement le long des ruelles, ne cherchant même pas à éviter les trous gorgés d'eau. Les gens qui la dépassaient en courant, s'étonnaient de la voir si indifférente à cette pluie battante.

Myra sonna à la porte de tante Lyse-Marie. Quelle ne fut sa surprise en voyant la jeune fille trempée jusqu'aux os devant sa porte.

– Myra ! s'écria-t-elle. Que se passe-t-il ma fille ?

Myra grelottait de froid. Tante Lyse-Marie, sans attendre de réponse d'elle, la fit entrer rapidement. Elle lui fit prendre une bonne douche chaude et lui donna des vêtements pour la tenir au chaud. Puis, elle lui prépara une tisane que la jeune lycéenne but d'un trait. Peu après, Myra s'efforça de prendre quelques cuillerées du copieux repas que tante Lyse-Marie lui servit. À peine, eut-elle fini de manger que la sage-femme brûlant d'impatience de savoir ce qu'il s'était passé entre Myra et ses parents, la soumit à des questions :

– Ma fille, explique-moi ce qui s'est passé avec tes parents pour que tu arrives chez moi dans un tel état.

Myra soupira longuement avant d'écraser une larme. Elle contint ses émotions et fit le récit complet de la façon dont sa mère, et ensuite son père, l'avaient traitée et jetée à la porte. Tante Lyse-Marie en était consternée.

– Seigneur ! Comment Jackie a pu faire cela ? Offrir sa propre fille à la rue, avec tout ce que cela comporte comme dangers ?

Myra, comme c'était devenu son habitude, se mit à pleurer. Elle ne comprenait pas pourquoi ses parents refusaient de l'entendre, de connaître le drame qu'elle avait vécu et qui avait détruit sa vie.

Tante Lyse-Marie installa la jeune fille dans la deuxième chambre qu'elle avait et lui promit de rencontrer ses parents dès le lendemain afin de les ramener à la raison.

Tante Lyse-Marie était une très belle femme. À 21 ans, elle était mariée. Mais depuis la disparition de son époux, elle vivait seule. Elle n'avait pas eu d'enfant de cette union.

À présent à 50 ans passés, elle avait gardé sa silhouette de mannequin. En effet, tante Lyse-Marie était d'une élégance à faire pâlir

de jalousie les jeunes filles. Les cheveux coupés à ras, elle portait de grandes boucles d'oreilles communément appelées créoles qui lui allaient à merveille. Son petit visage rond était agrémenté par de grands yeux en amande, d'un nez busqué, d'une fine bouche et d'un menton un peu arrondi.

C'est une femme qui adorait les enfants. Étudiante en deuxième année de médecine, elle dut arrêter ses études à cause d'une grossesse contractée dont elle avait malheureusement perdu le bébé à la naissance. Abandonnée par ses parents, elle vécut en cité universitaire avec Cédric, son fiancé, dans des conditions extrêmement difficiles. Après son accouchement, et malgré les supplications de son fiancé, elle refusa de reprendre ses études là où elle les avait laissées. Une attitude qu'elle regrettait encore aujourd'hui. Des années plus tard, elle reprit confiance en elle-même et présenta avec succès le concours d'entrée à l'Institut National de Formation des Agents de la Santé (INFAS). Sage-femme, elle fut affectée comme major de la maternité de Talla.

Ce pan de la vie de tante Lyse-Marie, était très riche en enseignements pour Myra. Elle décida de s'en inspirer pour prendre le dessus sur sa séropositivité.

4.

Quand la nouvelle de la maladie de Myra s'est répandue dans sa famille, ses parents l'ont pris comme une sorte de grave trahison. Ils ne se sont pas demandé « que faire pour l'aider ? », mais plutôt « comment a-t-elle pu nous faire ça ? ». Ils ont tous pris peur et l'ont mise à la rue. En la rejetant, ils pensaient se protéger. C'est pourquoi, toutes les tractations entreprises par tante Lyse-Marie auprès d'eux furent un échec. Les parents de Myra refusaient catégoriquement de pardonner à leur fille. C'est ainsi que la sage-femme décida de garder la jeune lycéenne chez elle, d'être sa « maman » et de la soutenir dans sa maladie, dans cette épreuve. À ce propos, elle lui fit rencontrer un spécialiste du VIH/SIDA qui devait la

prendre en charge. Mais pour reprendre véritablement goût à la vie, Myra devait surtout retourner à l'école.

Les conseils de tante Lyse-Marie firent ses effets. Myra reprit les cours. Mais elle devait surtout supporter le poids des regards des élèves du lycée sur elle. À l'école, l'ambiance était donc insupportable pour la jeune fille. Si certains élèves éprouvaient de la compassion pour elle, la majorité passait le clair de son temps à la juger, à se moquer d'elle, à la regarder avec mépris, s'ils ne ressentaient pas carrément du dégoût à son égard. Pour ces derniers, Myra avait purement et simplement provoqué Yaël et méritait donc ce qui lui arrivait. Quant à Yaël et Chloé, ils l'abandonnèrent complètement. Mais tout cela n'empêcha pas Myra de suivre les cours avec assiduité et d'avoir à cœur de réussir son baccalauréat. Elle était toujours au nombre des meilleurs élèves de la classe.

Cet après-midi-là, Myra n'avait pas cours. Tante Lyse-Marie en profita pour l'accompagner rencontrer le médecin spécialiste du VIH/SIDA. Dès leur arrivée, le médecin

les reçut. Il les entretint sur la situation d'une séropositive qui attend un enfant. Le médecin parla longuement de la grossesse, des éléments qui peuvent contribuer à réduire le risque de l'infection chez le bébé.

– Vous allez être suivie et mise sous traitement. À sa naissance, l'enfant sera lui aussi mis sous le même traitement. Ainsi, la possibilité qu'il puisse être infecté par le VIH/SIDA sera considérablement réduite. De toute façon, le fait que vous soyez sous trithérapie réduit votre charge virale. Il sera très peu probable que votre bébé naisse séropositif.

Le médecin essayait au mieux de la rassurer. Car Myra était hantée par la seule idée que son enfant puisse naître malade.

– Comme je vous l'expliquais tantôt, la médecine a évolué sur la question. Si le traitement est bien suivi, l'enfant naîtra en bonne santé. On va juste lui administrer à la naissance un antibiotique connu sous le nom de Septra de Bactrim. Ce qui fait que le bébé ne pourra être nourri qu'au lait artificiel.

Les années étaient passées. Myra avait accouché d'un joli bébé sain. Elle le prénomma Yann. Il avait grandi et avait maintenant 10 ans. Il était au Cours Moyen 2 et fréquentait l'école primaire publique du quartier.

Lorsque Myra obtint son baccalauréat, sur les conseils de tante Lyse-Marie, elle présenta avec succès le concours d'entrée à l'Institut National de Formation Sociale (INFS). Assistante sociale spécialisée, elle travaillait au CHU de Talla. Elle habitait un modeste appartement avec son fils Yann, ainsi que la nounou qu'elle avait engagée pour l'aider à la maison.

Comme chaque dernier samedi de trimestre, Myra avait été convoquée pour prendre part à la réunion des parents d'élèves à l'école de son fils. Myra se prépara, tandis que la nounou s'occupa de son fils. Quelques minutes plus tard, tenant Yann par la main, on la vit sortir de chez elle, en direction de l'école

primaire qui était à environ cinq cents mètres de son domicile. À l'issue de la réunion, comme il était de coutume, on récompensa les meilleurs élèves de l'établissement. Yann était encore le major. Il reçut les félicitations de toute l'école. Myra était très fière de son fils.

Après l'école de son fils, Myra et Yann décidèrent de rendre visite, comme ils le faisaient régulièrement, à tante Lyse-Marie. Chemin faisant, la mère et le fils, heureux, marchaient gaiement dans la rue. Au moment où ils devaient emprunter la rue qui passe devant le supermarché du quartier, Myra et son fils se retrouvèrent nez à nez avec sa mère. À la vue de sa fille, madame Botiga reçut comme une décharge électrique. Les deux femmes restèrent figées durant quelques secondes. Puis Myra avança vers sa mère qui lui ouvrit les bras. Les deux femmes se mirent à pleurer. Madame Botiga convainquit sa fille de venir avec elle à la maison. Ce que Myra accepta. Dans la voiture qui les amenait, il régnait un lourd silence. Le petit Yann qui ne comprenait rien de tout cela, resta lui aussi bouche bée.

À leur arrivée, la maison familiale se remplit d'émotion. Monsieur Botiga serra sa fille dans ses bras en écrasant une larme de regrets. Il était très heureux de revoir sa fille. En effet, après l'épisode de la grossesse de Myra qui lui valut d'être chassée de la maison, monsieur Botiga entreprit de faire revenir sa fille. Mais il buta contre l'intransigeance de son épouse. Surtout qu'ils apprirent plus tard que Myra était séropositive : « Tu veux qu'on soit la risée du quartier avec une fille enceinte de je ne sais qui, et pire, malade du sida ? » avait rétorqué madame Botiga.

Impuissant, monsieur Botiga avait renoncé à sa démarche et avait fini lui aussi par abandonner sa fille.

Myra était restée plantée au milieu du salon, ne sachant quoi faire. Elle était partie de cette maison depuis un peu plus d'une décennie. Elle regardait chaque chose de la maison pour essayer de revivre le souvenir qu'elle en avait gardé. En effet, tout avait changé : les meubles, la décoration, on avait même retiré son portrait à côté de celui de son petit frère Kevin. Au même moment,

Kevin rētra des cours. Il était à présent étudiant en médecine. Dès qu'il vit sa s eur, il hurla de joie et bondit dans ses bras. Tout le monde voulait embrasser Yann et le prendre dans ses bras. Sa mère et son père ne purent retenir leurs larmes devant le beau spectacle que leur donnaient à voir leurs enfants.

Après les brefs échanges de nouvelles, monsieur Botiga proposa à sa fille de revenir vivre à la maison.

– Myra, ton état de santé nécessite que tu reviennes en famille. Ta mère et moi, nous allons mettre tous les moyens en vue de te suivre.

– C'est très gentil papa, mais je ne voudrais pas vous indisposer... Et puis, Yann ne vous connaît pas, et je ne voudrais pas que cela joue sur son équilibre.

– S'il te plaît ma fille, on trouvera forcément un moyen pour régler ces dispositions pratiques.

Pendant ce temps, sa maman assise dans le divan, laissait couler un flot de larmes. Elle regrettait tout ce qu'elle avait fait subir à sa fille et ne savait plus comment se faire pardonner. Aujourd'hui, Myra vivait avec

une maladie qui exigeait qu'elle soit soutenue et entourée d'affection. Mais la jeune dame, durant toutes ses années, avait su résister à l'adversité. Elle avait construit sa vie grâce à son mental et au soutien de tante Lyse-Marie et à l'amour qu'elle vouait à son fils Yann. Elle refusait donc qu'on la prenne en pitié parce qu'elle était malade.

– Je t'en prie papa, n'insiste pas... De toute façon, je vous visiterai régulièrement.

La mort dans l'âme, ils raccompagnèrent Myra et son fils qui devaient passer chez tante Lyse-Marie avant de rentrer à la maison. Myra eut la présence d'esprit de passer un coup de fil à la sage-femme avant de faire le détour. Celle-ci lui apprit qu'elle venait juste de s'absenter de chez elle.

La jeune dame et son fils n'étaient plus loin du domicile lorsqu'ils furent accostés par une dame. Elle semblait reconnaître Myra :

– Bonjour madame, excusez-moi.

– Oui, bonjour...

– J'ai le sentiment de vous connaître... Vous ressemblez étrangement à mon amie d'enfance.

Myra dévisageait la femme pour essayer de retrouver dans ses souvenirs des réponses à son interpellation. Soudain, son visage s'illumina. Elle s'écria :

– Aline ? Aline... de Duna ?

– Myra Botiga ?

Les deux jeunes femmes s'enlacèrent dans des cris de joie qui très vite se transformèrent en pleurs. Aline... était la fille aînée de leur voisin à Duna. Les deux enfants qu'elles étaient à cette époque, étaient de très bonnes amies. Depuis la guerre de Duna, elles ne s'étaient plus revues et n'avaient plus eu de nouvelles l'une de l'autre. Pour Myra, son amie Aline avait péri dans cette tragédie, ainsi que ses parents.

– Myra ! Qu'est-ce que je suis heureuse de te revoir.

– Moi aussi, Aline... Écoute, je n'habite pas loin d'ici. On va y aller, s'asseoir et se donner toutes les nouvelles de toutes ces années.

– Ah oui, c'est une excellente idée... Mais dis-moi, c'est ton fils ?

– Oui ! Il s'appelle Yann.

– Ah ! Il est très mignon, dit-elle en embrassant le petit garçon qui regardait la dame avec interrogation.

Un quart d'heure plus tard, les deux dames suivies de Yann arrivèrent à la maison. Myra installa son amie et lui offrit un grand verre de jus de fruits. Afin d'être seule avec Aline, Myra autorisa son fils à aller jouer avec ses amis.

Aline qui avait hâte de raconter son histoire à sa copine prit la parole. Elle expliqua avec beaucoup d'émotion comment ses parents avaient tous été tués en une nuit à Duna. Cachée sous le lit dans la chambre de ses parents, elle fut la seule survivante de ce carnage. C'est ainsi qu'elle fut recueillie par une femme du quartier qui connaissait ses parents. Quelques mois plus tard, alors qu'on croyait la guerre définitivement terminée, les combats reprurent. La ville de Duna fut de nouveau plongée dans la chasse à l'homme et les meurtres. Les violences reprurent. Aline perdit son seul soutien et fut enlevée par des hommes armés. La pauvre enfant fut violée et laissée pour morte.

– J'ai été sauvée par la Croix Rouge qui m'a retrouvée dans les décombres d'une maison pillée, dit-elle en sanglotant.

Myra, elle aussi très émue, laissa couler des perles de larmes. Les deux jeunes dames se serrèrent dans les bras l'une de l'autre pour se reconforter. Aline à bout de nerfs s'exclama :

– Ma sœur Myra, les effets de ce crime sexuel m'ont complètement dévastée. Je ne pourrai plus avoir d'enfant.

– Eh Seigneur ! fit Myra déboussolée par le récit de son amie.

L'Afrique était très souvent le théâtre de guerres fratricides, de rébellions armées où les femmes et les enfants payaient un lourd tribut. Si les derniers étaient utilisés comme enfants soldats, les filles étaient victimes de violences sexuelles, le viol étant devenu une arme de guerre.

La gravité et l'étendue de ces abus étaient telles qu'il fallait conjuguer tous les efforts dans la prévention des conflits à travers le monde.

Lorsque Myra prit à son tour la parole pour raconter à Aline le drame qui était le

sien, celle-ci s'effondra. Elle salua le courage de son amie et regretta que ses parents l'aient abandonnée de cette façon.

Yann, après de brillantes études au lycée et à l'université, obtint une bourse étrangère afin de poursuivre ses études en France. Il rêvait déjà à son voyage. Prendre l'avion et découvrir la fameuse France dont on parlait tant, l'enchantaient. Myra était anxieuse. Elle s'inquiétait de la vie de son fils, loin d'elle. Elle se posait mille et une questions : « Comment va-t-il s'en sortir tout seul, là-bas ? Et s'il tombe malade, qui prendrait soin de lui ? »

Yann essayait toujours de rassurer sa maman :

– Ne t'inquiète pas maman, grâce à internet, on sera toujours en contact. Je vais même te laisser mon ordinateur. Pour le reste, ne t'en fais pas, il y a des structures

de prise en charge des étudiants étrangers. Ce qui va me manquer, ce sera ta bonne cuisine, dit-il en embrassant tendrement sa maman.

Toutes ces paroles pour apaiser Myra ne la rassuraient pas. Elle continuait d'être inquiète, triste. Son fils n'avait jamais vécu loin d'elle, depuis sa naissance. Jamais même il n'avait fait l'internat, ni même la cité universitaire. Elle s'y était toujours opposée, et voilà que les études lui imposaient aujourd'hui de se séparer de lui.

– Maman, j'ai besoin de tes bénédictions afin que je puisse réussir mon diplôme et revenir très vite.

Le jour du départ de Yann arriva. Sa mère lui avait fait ses valises. Elle y avait mis tout ce dont le jeune homme aurait besoin et même plus. La veille, elle organisa un dîner et invita tante Lyse-Marie, le Docteur Kevin Botiga, son petit frère, ainsi que ses parents. La petite réception fut pleine de bonne humeur. Myra était heureuse ce jour-là d'avoir eu ce fils merveilleux dont la présence la maintenait en vie, mais aussi de s'être, malgré tout rapprochée de son père et de sa mère.

À Paris, Yann était inscrit à la faculté de Droit de la Sorbonne I où il devait préparer un doctorat 3^{ème} cycle en Droit Public International en même temps qu'un diplôme d'avocat. Sa bourse d'études lui donnait droit à plusieurs avantages dont une chambre en cité universitaire. Le fils de Myra devait passer trois années dans cette grande université.

Quelques jours après son arrivée à Paris, Yann se dépêcha d'envoyer de ses nouvelles à sa mère. Ce samedi matin-là, Myra était plongée dans la lecture de « *l'Heure de l'amour sonne à l'aube* » de Marie-Louise Fisher, l'un de ses auteurs préférés, quand elle entendit le bip sonore qui lui indiquait qu'elle venait de recevoir un courriel. La jeune dame se précipita sur son ordinateur. C'était son fils. Heureuse, elle se mit à lire le message électronique :

Ma petite maman,

Je suis bien arrivé en France, précisément à Pantin où je suis logé dans une cité universitaire. J'ai été très bien accueilli par mon correspondant qui m'attendait avec son père à

l'aéroport international Roissy Charles de Gaule.

Ma petite maman, tu n'imaginerais pas le grand froid qu'il fait ici. Malgré les épais pull-overs que tu m'as achetés et dont je ne me sépare plus depuis mon arrivée, la rigueur du froid me fait regretter un peu d'être venu en France.

Maman, j'ai bien reçu ton e-mail d'avant-hier et celui d'hier aussi. Et j'en ai eu un grand plaisir. Ne t'inquiète pas maman, tout se passe bien, et je commence les cours après-demain. Je te promets de bien travailler à réussir mes études et à rentrer au plus vite auprès de toi. En fait, c'est pour toi que je m'inquiète. Ces dernières semaines avant mon départ, je t'ai senti fatiguée. S'il te plaît maman, ne laisse pas la maladie prendre le dessus sur toi. Tu es une femme forte et je sais que tu tiendras le coup.

Prends soin de toi, maman.

Je t'aime.

Ton fils Yann

Myra ne put s'empêcher d'écraser une larme après la lecture du message. En effet, depuis le départ de son fils, elle sentait sa santé aller mal. La présence de Yann lui donnait la force de s'accrocher à la vie. Mais Myra n'en pouvait plus, la maladie la rongait de l'intérieur et elle savait que ses jours étaient désormais comptés.

La jeune dame avait encore les yeux fixés sur l'écran de son ordinateur à relire le courriel de son fils quand elle entendit son téléphone portable sonner. Elle y jeta un coup d'œil désintéressé. Ce n'est qu'à la troisième sonnerie qu'elle décrocha le téléphone. C'est tante Lyse-Marie qui l'appelait pour s'enquérir de ses nouvelles et lui rappeler la réunion des mères séropositives qui devait se tenir le lendemain matin. Tante Lyse-Marie l'appelait régulièrement ainsi pour la soutenir. Depuis le départ de Yann, elle savait que sa filleule irait mal, puisqu'elle était très attachée à son fils. C'est sa présence qui la maintenait pratiquement en vie.

Myra avait donc la chance d'avoir tante Lyse-Marie à ses côtés. C'est elle qui l'avait encouragée à militer au sein de l'Association

des Mères Séropositives. Grâce à son militantisme dans cette association, elle apprit au fil des rencontres que c'est lorsque le virus a trop attaqué les défenses immunitaires d'un être humain, qu'on parle de SIDA. L'organisme ne peut plus se défendre contre les attaques de microbes, de bactéries et autres virus, et des maladies appelées « opportunistes » s'installent. Ce qui pourrait provoquer la mort du malade. Quant aux médicaments appelés antirétroviraux, ils musellent le virus, et l'empêchent de détruire tout son système immunitaire. Quand une personne arrive au stade du sida, il existe aussi des traitements pour aider le corps à se défendre.

Toutes ces informations changèrent le regard de Myra sur tout ce qui concerne le VIH/SIDA. Ce qui lui permettait de sensibiliser les jeunes qui connaissaient mal la maladie, ou qui croyaient qu'elle n'existait que de nom.

Avec ses amies, elle sillonnait les lycées et collèges, participait à l'installation des clubs VIH/SIDA afin de sensibiliser les élèves sur ce fléau. Elle se disait : « si ces

jeunes gens voyaient une séropositive de leurs propres yeux, certainement qu'ils feraient plus attention ». Parce que la plupart d'entre eux faisaient preuve de légèreté et de naïveté en pensant que le VIH/SIDA n'était que pour les autres.

Myra promet à tante Lyse-Marie d'être prête le lendemain à l'heure indiquée. Dès qu'elle raccrocha le téléphone, elle se précipita dans la cuisine pour se servir un grand verre d'eau fraîche. Il faisait tellement chaud. Elle eut un petit sourire pendant qu'elle buvait. Elle pensait à son fils Yann qui se plaignait du grand froid d'Europe, alors qu'elle mourait de chaleur ici à Talla.

*

*

*

Cela faisait trois ans maintenant que Yann était en France. La santé de sa mère, malgré toute la discipline qu'elle mettait pour suivre le traitement, allait de mal en pis. Tante Lyse-Marie avait quasiment aménagé chez Myra pour être à ses petits soins. Le docteur Kevin Botiga, son petit frère, lui

aussi passait régulièrement à l'appartement de sa sœur afin de suivre son état de santé. Seul Yann ignorait que sa mère était en fin de course. Elle ne voulait pas que son fils en soit informé.

Séropositive, Myra s'était battue durant toutes ces années, non pas pour être en bonne santé, mais pour rester en vie. Aujourd'hui, elle n'en pouvait plus. Le mal pernicious qui la rongait était en train d'avoir raison d'elle.

Tante Lyse-Marie avait depuis une semaine presque élu domicile chez Myra. Elle savait que sa « fille » n'en avait plus pour longtemps. L'angoisse de perdre la jeune fille plongea Tante Lyse-Marie dans un état d'hébétéude et d'anxiété qui faisait qu'elle vaquait à ses occupations comme un robot. Elle appela Kevin qui arriva aussitôt qu'il put au domicile de Myra. L'atmosphère était pesante.

– Mon fils Kevin, la situation de ta sœur est devenue très préoccupante. Je pense qu'il faut que tu informes son fils, Yann. Ce serait bien qu'il vienne au plus vite.

Kevin était resté assis, immobile, dans le siège que tante Lyse-Marie lui avait proposé

à son arrivée. Il n'avait que ses larmes pour s'exprimer. Il était peiné par la souffrance que la vie avait infligée à sa grande sœur. Entre deux sanglots, il promit à tante Lyse-Marie d'informer Yann.

Quelques jours après la conversation téléphonique qu'il eut avec son oncle, Yann débarqua à Talla avec le premier vol. Dès son arrivée, il se dépêcha au chevet de sa mère, à l'hôpital général de Talla. Dans la chambre, l'atmosphère indiqua à Yann que quelque chose de terrible se préparait. Il savait qu'il était en train de vivre les moments les plus horribles de sa vie. Sa mère était étendue sur le lit, immobile, le visage hagard. À sa vue, Yann se sentit gelé, comme s'il était anesthésié. Il regardait sa mère, incrédule, sans la reconnaître. Tant la maladie l'avait complètement défigurée, la pauvre. Depuis plusieurs jours, Myra ne parvenait plus à s'alimenter ni à s'hydrater malgré l'aide de tante Lyse-Marie.

Yann demeura au chevet de sa mère les 48 heures qui suivirent son arrivée. Puis, le troisième jour, assis à ses côtés, il la prit dans ses bras. Myra le fixa longuement avec ce regard absent, mais qui exprimait tout l'amour qu'elle

avait pour son fils. Yann, à son tour, serra sa mère très fort contre lui. Soudain, Myra se mit à toussoter. Yann la fit coucher délicatement et courut chercher de l'aide. Le temps que Yann revienne, quelques minutes plus tard, avec l'infirmier de garde, Myra s'en était déjà allée pour l'éternité.

*

* *

La nouvelle de la disparition de Myra était vécue par son entourage comme un coup de poignard. Son frère Kevin, tante Lyse-Marie, mais aussi son père et sa mère, tous étaient anéantis. Yann était effondré. Le jeune homme pleurait tous les jours. Il s'en voulait de n'être pas venu plus tôt pour passer plus de temps avec sa maman.

En attendant d'emménager dans son propre appartement, Yann habitait la maison de sa mère. Il y était avec tante Lyse-Marie. Celle-ci, en rangeant les affaires de la défunte, tomba sur un cahier, emballé dans un pagne et dissimulé sous une valise. Il était écrit sur la couverture « *Journal intime* ».

La sage-femme sortit de la chambre avec le cahier et s'adressa à Yann :

– Mon fils, voici le cahier de ta maman, je te le confie.

Yann prit le cahier. Il l'examina attentivement puis remercia sa « mémé ». Quand il en parcourut les premières lignes, il se vit plonger dans la vie intime de sa mère. Yann venait de découvrir le secret intime de sa mère. Il n'en revenait pas. Les battements de son cœur doublèrent d'intensité. Sa mère violée ? Par qui ? Et enceinte par-dessus le marché. Yann fut encore plus bouleversé lorsqu'il découvrit qu'il était le fruit de ce viol. Il comprenait maintenant pourquoi il était écrit « père inconnu » dans son acte de naissance et qu'il portait le nom de famille de sa mère, pourquoi sa mère se refusait catégoriquement à aborder cette question avec lui. Il se sentit subitement mal de se savoir un enfant non désiré, un enfant de père inconnu. Lui Yann, n'avait donc pas été conçu dans l'intimité amoureuse comme la plupart des enfants.

Après avoir lu et relu ce passage du journal intime de sa mère, Yann voulut en savoir davantage. Il posa mille et une questions à sa « mémé » tante Lyse-Marie qui, chaque fois, le ramenait à une inconnue, Chloé, l'amie de sa mère. Yann eut pitié pour sa mère. Ce qu'elle avait subi était trop atroce pour son jeune âge. Et ses grands-parents maternels qui n'avaient rien fait pour défendre sa pauvre petite maman.

Le jeune homme était perturbé. Il reprit néanmoins sa lecture, les larmes aux yeux, la gorge nouée. Cette nuit-là, il eut du mal à s'endormir après tout ce qu'il avait lu sur la vie de sa mère. Qu'elle avait souffert !

Le lendemain, à son réveil, des questions se bousculaient dans sa tête. Yann voulait savoir qui était son père. Qui était celui-là qui avait abusé de sa mère, qui lui avait transmis le virus du Sida et qui l'avait abandonné à son sort ? Qui était cette Chloé, la pseudo-meilleure amie de sa mère qui n'a pas hésité à l'abandonner par jalousie ?

Les grands-parents de Yann étaient inconsolables. Madame Botiga, sa mère, se reprochait d'avoir abandonné Myra à son

sort, elle s'en voulait de l'avoir rejetée. « Eh Seigneur ! Si j'avais soutenu ma fille, si je l'avais écoutée, peut-être qu'elle serait encore en vie aujourd'hui », se lamentait-elle sans cesse.

Depuis que la maladie s'était installée dans la vie de Myra et, ensuite, dans la vie de tous ceux qui l'entouraient, sa maman n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle voulait que sa fille lui pardonne son erreur, sa méchanceté. Malheureusement, c'était trop tard. La mort était venue mettre fin aux souffrances de Myra.

Après les cérémonies funéraires et l'inhumation de Myra dans l'intimité familiale, Yann emménagea dans sa propre maison. Il prit pour épouse Mayolia, une jeune économiste qu'il rencontra au cours d'un voyage. Cependant, la disparition de sa mère lui causait toujours une grande peine. Chaque jour, Yann pleurait son absence : « Maman, ma complice de tous les jours, ma meilleure amie, ma maman adorée... Tu n'es plus là pour m'écouter, me consoler, m'encourager, me supporter... »

6.

Yann fut recruté comme professeur de droit à l'université nationale. Puis, il ouvrit un cabinet d'avocats qui connait un grand succès. Le jeune avocat était sollicité à travers le pays et même dans la sous-région, pour sa performance et les qualités de ses plaidoiries. Yann se révéla comme un ardent défenseur des droits de la femme.

Cependant, dix ans après la disparition de Myra, Yann ressentait toujours la même peine en lui. Dix ans que Yann revoyait encore cette scène : le corbillard, la veillée, le cercueil. Ainsi que le prêtre qui dans son homélie lors de la messe de requiem parlait de

pardon, d'amour. Il revoyait ses grands-parents se culpabiliser, les mains vers le ciel, implorant le Seigneur. Yann se rappelait également cette femme qui avait à peu près l'âge de sa mère et qui se lamentait avec entre les mains, la photo de Myra.

Pour exorciser ce poids qui lui pesait, le professeur Yann lança son projet de publication d'une œuvre littéraire, inspirée du journal intime de sa maman. Dix ans que cette idée de romancer le journal de sa mère taraudait ses méninges. Il ouvrit donc la malle de sa mère et y sortit un cahier jauni par le temps. Des images lointaines mais douloureuses défilaient dans son esprit.

Yann se mit donc au travail. Quelques mois plus tard, il acheva la rédaction de son roman. Puis, il prit attache avec un éditeur qui trouva le texte de qualité.

Un mois plus tard, l'éditeur mettait à la disposition du public, « *Douleur intime* » de Yann Botiga. L'œuvre fut bien accueillie par le public et se vendait comme des petits pains. Vint le jour de la dédicace. L'éditeur mit tout en œuvre pour que cet événement soit une réussite. Yann était très heureux de

se savoir entouré de sa mémé Lyse-Marie, de son oncle Kevin, de ses grands-parents et de son épouse. Seule sa mère Myra manquait à l'appel. Son image lui revint en flash, mais il se ressaisit rapidement. Il ne voulait pas gâcher cette belle fête. Il savait que de toute façon, sa maman était présente à ses côtés.

À la suite du directeur de la maison d'édition, le professeur Yann prit la parole pour remercier l'assistance, et expliquer les circonstances qui l'avaient amené à publier cette œuvre. C'était juste pour rendre hommage à sa mère ainsi qu'à toutes les autres femmes dont les droits les plus infimes sont bafoués dans l'indifférence de leur entourage et aussi de la société tout entière.

Après la séance de dédicace, les invités profitèrent du cocktail offert pour échanger, discuter du thème abordé par l'auteur. C'est à ce moment-là que le professeur Yann remarqua la présence de deux personnes, une femme et un homme. Il se dirigea vers eux afin de recueillir leurs préoccupations. La dame évitait le regard de Yann. Mais l'auteur l'avait déjà détaillé et avait le sentiment de l'avoir rencontrée dans un autre lieu.

– Bonjour madame, bonjour monsieur, merci d'être venus... Vous avez aimé le livre ?

– Bonjour professeur, répondirent en chœur la dame et l'homme.

– Nous tenions à vous féliciter de vive voix, dit le monsieur. Votre livre est riche en enseignements. C'est un chef-d'œuvre...

– Merci beaucoup, c'est vraiment sympathique... Mais madame, j'ai le sentiment de vous avoir déjà rencontrée.

Une grande gêne se lisait sur le visage de la dame qui répondait en gardant toujours la tête baissée.

– Ah je vois, vous êtes une amie à ma mère... Je vous ai aperçue à ses obsèques.

À l'évocation de Myra, la dame se mit à pleurer. Yann s'accroupit afin de la consoler. Mais contre toute attente, elle le repoussa et se leva brusquement, le visage dans les deux mains.

– Oui, Yann, je suis Chloé l'amie de ta maman, dit-elle en sanglotant.

Yann n'en revenait pas. La femme dont sa mère parlait abondamment dans son journal intime était là devant lui, celle qui l'avait trahie et livrée à la vindicte populaire, versait

devant lui des larmes de regret. L'humeur de Yann venait de sombrer. Au moment où il s'apprêtait à abandonner la dame à son sort, l'homme intervint :

– Ya..., Ya..., essayait de dire le monsieur.

Une sensation bizarre traversa Yann. Le jeune auteur ne comprenait pas ce qui lui arrivait et ce que ce couple était venu lui dire exactement.

– Yann, reprit le monsieur un peu confus et gêné. Je suis...non ! Je ne voudrais pas vous faire de mal jeune homme, mais...

Kevin de loin assistait à la scène. Il avait au début de la cérémonie reconnu Chloé et Yaël, mais s'était gardé d'en parler à son neveu.

– Oui ! Monsieur je vous écoute...lança soudainement Yann au monsieur.

– Ya...Ya... Je suis...ton père, c'est moi Yaël. C'est moi Yaël qui vous ai fait tant de mal, à ta mère et toi. J'ai lu le roman. L'histoire est réelle, mais aussi cruelle, Yann. C'est tout à fait vrai tout ce qu'elle a écrit, ta mère.

L'homme ne laissa pas Yann reprendre la parole. Il continua et se mit à genoux, aux pieds de son fils, en pleurs :

– Mon fils, dis-moi quelque chose, pardonne-moi, pour l'amour de Dieu.

Pendant ce temps, Chloé, celle qui, à l'époque fut la meilleure amie de Myra et qu'elle avait trahie, resta plantée là, ne faisant que pleurer. Elle n'arrivait pas à prononcer un seul mot, tant sa gorge était nouée. Elle voulait tellement que Yann lui pardonne, tous ses actes passés.

Yann était bouleversé devant la scène que Chloé et Yaël lui présentaient. Cet homme tout maigre, chétif et mourant qui disait être son père biologique. Que fallait-il faire, lui tourner le dos et lui faire payer son attitude ? Yann avait de la peine pour lui, mais il était tout aussi révolté contre l'acte qu'il avait posé et qui était la cause de la mort de sa mère. Et pourtant, c'était quand même son père biologique. Fallait-il quand même lui pardonner ?



Titulaire d'un diplôme d'Éducatrice Spécialisée et d'un certificat en Droit Humanitaire (Femme, Enfant, Développement), Fatou DIOMANDÉ est née à Bouaké en Côte d'Ivoire. Elle a longtemps exercé dans le domaine de l'éducation, mettant un point d'honneur à inculquer le goût et la pratique de la lecture aux enfants. Soucieuse du bien être des plus démunis,

Fatou DIOMANDÉ a fait sienne cette maxime de Raoul Follèreau qui dit que « Nul n'a le droit d'être heureux tout seul ». Ainsi, s'est-elle engagée dans plusieurs associations caritatives.

Yaël l'écrasait de tout son poids et respirait bruyamment. Myra pleurait en murmurant des mots, des phrases incohérentes. Elle le suppliait de la laisser s'en aller. Mais le jeune homme ne l'entendait pas de cette oreille... Yaël qui avait tout prévu, savait que personne ne viendrait secourir Myra...

Des années plus tard, Yaël se retrouve face au fils de Myra, la jeune fille qu'il avait agressée. Le jeune homme avait de la peine pour lui, mais il était aussi révolté contre cet individu qui était à l'origine de la mort de sa mère. Et pourtant, c'était quand même son père biologique. Fallait-il quand même lui pardonner ?

